

Préambule

Laurence Tacou

Il ne s'agit pas ici de faire déborder ce « tonneau des Danaïdes » qu'est un Cahier de L'Herne, selon les propres mots de Michel Déon, d'autres plus compétents s'y sont employés en versant avec rigueur, passion ou érudition, leur contribution. De l'étude savante au simple témoignage d'affection, en passant par des correspondances inédites, ce sont le plus souvent des textes d'écrivains – sous le signe avant tout de l'estime et de l'amitié.

Pas question donc d'ensevelir sous de pesantes exégèses l'auteur d'une œuvre courant sur plusieurs décennies, – des *Adieux à Sheila* (1944) jusqu'à *Lettres de château* (2009), sans compter les textes en tous genres : essais, récits de voyages, critique littéraire et dramatique, pièces de théâtre mais aussi scénarios. Voici à la place, pour tous les amoureux de littérature, un Cahier en forme de puzzle, de malle-cabine, de portrait chinois.

Académicien certes, mais rebelle toujours, résolument contre l'air du temps, les idées toutes faites, les adresses définitives, Déon brouille les pistes, et ne se trouve jamais où on l'attend. Il se plaint lui-même qu'on l'interroge sur l'Irlande alors qu'il se trouve en Grèce ; les cartes postales qu'il envoie, nous dit Blondin, sont « postées de Venise, Florence, Genève ou Londres. » ; pour Morand, « Déon a inauguré le voyage sédentaire. (...) Son enquête méditée est faite d'intimité affectueuse avec les gens et les paysages, surtout dans les pays pauvres où se cache, selon Chardonne, la dernière forme du bonheur. » Sur son épée d'Immortel : un lys, une chouette, un trèfle. La France, la Grèce, l'Irlande .

Il y a l'homme aussi. Drôle, discret, généreux, attachant. Infatigable épistolier, gourmand de tout, à l'affût comme personne de nouveaux talents. Cet exilé de l'intérieur aime les îles, les bateaux, les restaurants du 7^e arrondissement, les actrices étrangères, Larbaud, Conrad...

Parés à appareiller pour un voyage en Déonie ?

Après avoir serpenté (en roulant à gauche) sur des petites routes bordées de hauts talus en direction de Tynagh où il s'est installé en 1969, on aperçoit enfin au bout d'une allée plantée d'éblouissantes fontaines de fushias sauvages, l'Old Rectory, un presbytère victorien dissimulé sous la vigne vierge. Nous sommes-nous égarés chez un magicien gaélique ou dans un chapitre du *Taxi mauve* ? Le paysage de brume est traversé par un lent cortège des chevaux blancs mené par un Braque de Weimar au regard doré et une gracieuse adolescente brune. Sur le pas de la porte, Michel Déon et Chantal, sa femme, font signe à leur petite-fille. La pluie se remet à tomber doucement. C'est l'heure des sortilèges. Le pays en regorge. Comme l'avait relevé un voisin, W.B. Yeats, hôte de la médiévale Thoor Ballylee :

« Quand je demande aux gens s'ils ont quelque histoire à me raconter au sujet des fées, leur réponse ressemble à ce que m'a dit cette femme qui vit au pied du Ben Bulbin, face à la mer, auprès d'un fort en pierre blanche (comme il en existe très peu en Irlande) : « Elles ne s'occupent que de leurs affaires, et moi des miennes ». »

DANS UNE
VIE CONSACRÉE
À LA
CULTURE ON APPREN
DES CHO
SES DUMETIER
LE SECRET
D'UNE SOCIÉTÉ
D'ARTS ANCIENS
NE VEUX
JAMAIS OUBLIER
08 MICHEL DEAN

Préface

Michel Déon

Pâques 1960, nous vivions en Grèce depuis plusieurs mois à Spetsai, dans une maison louée à l'entrée du Vieux Port. L'hiver précédent nous étions à Sintra, tout un hiver et un printemps, logés dans une jolie *casa* portugaise à quelques kilomètres à peine de l'Atlantique. Là, dans un petit pavillon du jardin en fleurs toute l'année, j'avais écrit avec une allégresse plutôt rare, un roman, *La Carotte et le Bâton*, qu'avec le temps et la distance, je crois bien être un galop d'essai avant *Les Poneys sauvages*. Ce n'était pas vraiment un grand succès, mais enfin, on en parlait et dans *Le Monde*, le rez-de-chaussée littéraire d'Émile Henriot m'avait plus que généreusement ouvert les portes.

Nous étions assez à l'abri des urgences. Jacques Chardonne invité au Seteais à Sintra – le plus bel hôtel du monde, annonçait la publicité –, était venu nous voir en voisin et nous l'avions promené dans la forêt magique, à Obidos, Lerida et autres beautés de ce pays qui s'offrait à nous.

De France, Jacques Chardonne écrivait de belles lettres, sages et de justes conseils. En fait, il brûlait de venir en Grèce peut-être, avec une certaine ingénuité, pour savoir comment nous ferions pour passer aussi aisément d'un pays à un autre. Viendrait-il avec son épouse, Camille Belguise, le problème étant qu'elle ne supportait pas les mouches, voire les moustiques... Mince prétexte, malgré mes assurances. Naturellement, il vint seul. Il n'y eut pas d'invité plus agréable dans notre paradisiaque exil. Quelques pages de lui, sous le titre : *Le Bonheur à Spetsai*, témoignent du plaisir qu'il prit à cette échappée. En bon Charentais, il buvait bien, déjeunait de fruits de mer et de tout ce que nous trouvions de meilleur dans l'île. D'aimables athéniennes d'un certain âge ouvraient leurs maisons pour Pâques. Elles jouaient beaucoup aux cartes, se promenaient en fiacre. Il trouva le temps de les séduire : sa voix, son intelligence, l'usage du monde et de fausses naïvetés ravissaient ces dames. Je l'emmenais à pied le long de la côte, tout autour de l'île couronnée de fleurs sauvages. Nous parlions ou, plus exactement, je l'écoutais. J'ai dû mettre quelques jours à comprendre qu'il ne venait pas sans une attention plus délicate que la simple amitié. D'abord, les compliments. Même si on y croit avec modération, ils agrémentent des retrouvailles :

– Vous venez de publier un excellent roman. Tout le monde en parle... vous vous faites aussi des ennemis. Inutilement.

Il n'avait sûrement pas lu le roman en question, mais les articles – pour ou contre –, une rumeur et peut-être, 20 pages (il y en avait 300 !) suffisaient à ses réflexions et à son jugement. J'entends encore sa voix, sourde avec, parfois une sorte de hennissement et des souvenirs d'un accent anglais.

– Pas de romans pendant dix ans ! J'ai donné le même conseil à Nimier. Quand un romancier m'a plu pour un roman, j'entends qu'il en écrive vraiment un nouveau.

– Nouveau ?

Une de ses poses de grand comédien :

– Oui, nouveau, mais d'un autre sang, pas seulement un autre sujet.

Jusqu'à la fin de son séjour, sans doute assez heureux de sa propre lucidité, il répéta :

– Plus de roman pendant dix ans, croyez-moi. Un écrivain, objet de nombreuses dissertations, est perdu. Les critiques dévorent tout en caressant.

J'écoutais, peu convaincu d'abord, puis, comme nous le raccompagnions à l'aéroport d'Athènes, il y eut encore une allusion au conseil de silence. En vérité, j'y ai obéi : dix ans séparent *La Carotte et le Bâton* et *Les Poneys sauvages*. Avec, comme il se doit, quelques restrictions mentales ; des récits ou choses vues, des nouvelles pour les grands magazines, des pièces radiophoniques. Il fallait bien vivre, avec deux enfants, se construire une maison et, surtout, essayer de voir plus loin et plus large que dans le passé. Comme lorsqu'on monte sur une tour ou dans un phare et que, peu à peu, le monde se lève devant vous en silence, splendide ou miséreux.

Irlande, décembre 2008

Télégrammes

Michel Déon

Comme on ne prend conscience du bonheur qu'après l'avoir perdu, il n'y a pas d'état qui provoque autant de larmes et de regrets.

Les êtres faits pour le bonheur le trouvent si naturel qu'ils ne pensent en remercier personne, les êtres faits pour le malheur en tirent une jouissance masochiste.

Il y a plus de gens malheureux d'avoir connu le bonheur que de gens heureux d'avoir connu le malheur.

L'homme des cavernes ne connaissait pas son bonheur : il n'avait pas eu à se construire une maison et ne risquait pas de la perdre dans les flammes, sous les eaux ou à la suite d'un divorce.

À la fin du *Hussard sur le toit*, Angelo Pardi voyant se dessiner à l'horizon les hauteurs du Piémont, se sent « au comble du bonheur », et, pourtant, il sort des bras de Pauline qui l'a aimé.

Il y a des langues dans lesquelles le mot « bonheur » n'existe pas, et d'autres dans lesquelles il y a vingt, cent, mille synonymes pour désigner cette rareté. Ainsi les premiers sont-ils heureux sans le savoir, et les autres inquiets de ne pas trouver le mot juste.

C'est à raison de sa brièveté que le mot bonheur vient de « bonne heure ». Et encore, une heure, soixante minutes est-ce bien long pour un spasme amoureux qui ne saurait durer plus sans couper les jambes des amants et leur laisser du vague à l'âme.

Il faut toujours traiter son épouse en reine, ne serait-ce que par amour-propre pour justifier le choix qu'on en a fait.

1950

« *Mais que cherchent-elles ces âmes à voyager ainsi
De port en port
Sur des coques pourries...
Dans un pays qui n'est plus le nôtre
Ni le vôtre non plus...* »

Georges Sféris

À Torremolinos qui n'est encore qu'un village de pêcheurs, ma chambre donne sur un patio ouvert à la mer et planté de citronniers. Je n'ai guère travaillé de tout l'été. Trop de distractions. Avec E. qui est madrilène je me laisse entraîner à la dernière corrida de Málaga : un *mano a mano* de jeunes *novilleros*, Aparicio et Litrí. Les *aficionados* en espèrent beaucoup. Bien placés à la *sombra*, nous ne devrions rien perdre, mais à peine sommes-nous assis que vient se placer à côté une créature de Dieu à la peau d'ambre clair. Sous la mince robe de shantoung à fleurs on sait tout de son corps. À la main, elle tient une boule de fleurs de jasmin piquées sur les épines sèches d'un cactus. Chaque fois qu'elle s'évente, c'est un bonheur. Le port de tête est souverain ; ses cheveux bruns aux reflets cuivrés sont rassemblés en chignon sur la nuque. À l'oreille, E. me dit : « La plus belle et la plus noble fille du monde s'appelle Cécilia Albeniz, la petite-fille du compositeur. »

Un demi-siècle plus tard, elle est encore dans mes yeux : intacte, parfaite en sa grandeur, incarnation de Minerve, immortelle. Elle n'a pas pris une ride.

P.S. Cinquante-sept ans après, je découvre que c'était la tante de Cécilia Sarkozy et qu'elle est morte dans un accident d'auto en 1957. C'est donc vrai qu'elle n'a pas eu le temps de prendre une ride.

1957

La route du Simplon est ouverte depuis à peine une quinzaine. Superbe lumière. Malgré des plaques de neige glacée, j'arrive au col sans difficultés. Quand on jouit de libertés, il n'y a rien de plus rassurant que de s'imposer des rites. Ici, je m'arrête chaque fois dans un café-restaurant pour un casse-croûte traditionnel : viande des Grisons, un déci de fendant, premier expresso. Sur la terrasse à pic qui domine la vallée, une table est libre. À deux mille mètres, la lumière est si crue qu'on a disposé des parasols : CAMPARI. À la table voisine, de profil, une jeune femme au masque de tragédienne : Médée aux cheveux bleu de nuit, aux épais sourcils, à la bouche amoureuse. La voix est rauque. Plus érotique que belle. En face le type a dépassé la cinquantaine : cheveux ras, pli dans le cou, lunettes à monture dorée, veston croisé, joyeux nœud papillon. Il s'ennuie et ne le cache pas. Elle parle de plus en plus vite un mélange d'italien et de français. Des moues rageuses à chaque phrase ou bien elle tape sur le guéridon du plat de la main. Une tasse vole et se brise sur la terrasse laissant une flaque de café. Il se lève, appelle la serveuse (il dit : « sommelière »), règle la note, laisse un maigre pourboire dans la soucoupe et se dirige vers sa voiture. Sidérée, la jeune femme s'arrête de parler et, clouée sur sa chaise, ne se lève comme une furie qu'au départ de la Bentley (la Rolls du pauvre) pour courir derrière. Elle a laissé sur la chaise un blouson de daim et son sac. La serveuse me tend le sac et le blouson : « Vous la rattraperez sûrement. » Elle est déjà loin, marchant à pas rageurs au milieu de la route ravinée par la fonte des neiges. Quand je m'arrête à sa hauteur et ouvre la portière de droite en lui désignant son blouson et son sac, elle me les arrache :

– Tous les hommes sont des porcs.

Elle claque la porte pour reprendre sa descente vers Varzo. Dans le rétroviseur, je la vois encore, gesticulant et trébuchant dans la caillasse.

1985

Encore brûlés par le froid et quinze jours à camper dans la forêt guettant les ours et les élans, nous quittons la ville de Prince George dans sa carapace de neige, pour le port de Prince Rupert. Le Pacifique est bleu indigo, les maisons blanches et rouges. Notre paquebot à quai s'appelle *Prince of Wales*. Il relie Prince Rupert à Vancouver en suivant la côte déchiquetée, protégée à l'Ouest par un chapelet d'îles. Queen Charlotte est la première escale. La seconde escale est à Princess Royal. Après, les noms ne sont plus aussi princiers : Aristazabal, Hunter, Refuge. De quoi rêver. La côte est bordée par une chaîne de montagnes couvertes de neige d'un blanc aveuglant sous le ciel pâle. Au petit matin, le *Prince of Wales* approche la jetée de Bella Bella : un roc avec quelques maisons peintes. Deux pick-up attendent. D'entre les maisons surgit une vieille Indienne qui marche en se balançant d'une jambe sur l'autre : jupe bariolée et châle croisé sur la poitrine, deux longues nattes grises et le teint cuit des Haislis. Une meute d'environ vingt bâtards la suit sans aboyer. Quand elle s'assied sur une borne d'amarrage, ils l'entourent où vont pisser sur les pneus des pick-up. Les chauffeurs les chassent à coups de pied. La vieille est immobile, le regard fixé sur le *Prince of Wales* dont on a descendu la passerelle. Quelques passagers vont s'entasser dans les pick-up. Personne n'est monté à bord. Est-ce une île dont on ne revient pas ? Sirène et sifflets. Nous déhalons. Quand nous sommes à vingt brasses à peine, la vieille lève un bras et le balance lentement. Un marin me dit :

– Dès que nous accostons, depuis des années elle arrive avec ses chiens. Ils ne la quittent pas.

De sa démarche balancée, suivie de sa meute elle traverse le quai désert et disparaît entre les maisons endormies.

Après ? Eh bien, on peut imaginer tout ce qu'on veut sur la Princesse de Bella Bella.

I

Un jeune homme vert

Taisez-vous... j'entends venir un ange

Milan Kundera

Déon est un romancier. Ce n'est pas une lapalissade. Car parmi tous ceux qui écrivent des romans, il y a très peu de romanciers. Non, je ne pense pas à la perfection artistique, plus ou moins grande. Il s'agit d'une autre chose : en choisissant l'activité qui va devenir le contenu principal de sa vie, l'homme est toujours guidé par une tendance profonde de son être, par une orientation existentielle. C'est valable pour un peintre, un danseur, de même que pour un procureur ou un vétérinaire. Et c'est cela que je veux dire par la phrase « Déon est un romancier » ; je pense par exemple à son aversion spontanée pour les biographes et les biographies car, obsédé qu'il est d'examiner la vie, de la comprendre, de la pénétrer, il sait que la « biographie » est une impossibilité, une illusion, un inévitable mensonge, une innocente (ou méchante) tricherie. (À ce propos, je me rappelle la superbe haine avec laquelle Déon a démoli l'ami de Montherlant qui, après la mort de l'écrivain, a publié ses cahiers intimes et a causé ainsi un irréparable dommage à son œuvre.) Ou bien je pense à son sens de l'humour. L'humour non pas comme la facilité de faire des blagues, d'amuser des amis, mais comme une attitude profonde : l'incapacité de prendre le monde au sérieux. Cette *sublime incapacité* explique le scepticisme du romancier (de chaque vrai romancier) pour ce qu'on appelle la « littérature engagée », cette doctrine qui a si profondément marqué la seconde moitié du dernier siècle. Car qui s'engage accuse. Qui s'engage condamne. Qui s'engage devient procureur. Or c'est précisément pour le procureur (la mentalité de procureur) que le romancier ressent une répugnance instinctive et spontanée. Impossible d'imaginer un grand roman dont le sens repose sur des accusations et des condamnations. (Le contraire est vrai : ce qui fait partie de la nature du romancier est la sympathie incontrôlée, primesautière pour l'accusé.) Et pourtant, *Guernica*, même si c'est une œuvre qui accuse, qui attaque, n'est pas moins un magnifique tableau. Et la poésie, elle aussi peut s'engager pour une cause sans cesser pour autant d'être de la vraie poésie. En effet, chacun des arts a une essence particulière propre et, par chacun de ses livres, le romancier répond, consciemment ou inconsciemment, à la question : qu'est-ce que cela veut dire, être romancier ? « *Les Poneys sauvages* n'est pas un roman engagé, explique Déon, il est même la plus vive, la plus réactive dénonciation du roman engagé, ce qui n'empêche pas ses acteurs de s'engager mais chacun pour son compte, non pour le mien. » Et puis, dans le même paragraphe (que je souligne pour mon propre plaisir) : « *nous avons tous été les combattants et les dupes de quelque cause.* » Une phrase admirable ! D'autant plus évidente dans notre époque où l'accélération de l'Histoire nous fait passer par des situations politiques et sociales sans cesse différentes qui multiplient les occasions d'être dupes. En effet, de se tromper, ce n'est pas quelque chose d'exceptionnel qu'on puisse éviter (et ensuite, juger et condamner), c'est un état constant et perpétuel de la vie de tout un chacun. Cette sagesse rayonne de tous les livres de Déon et je pense en ce moment au dernier que j'ai eu le plaisir de lire : *Taisez-vous... j'entends venir un ange.*

Une petite compagnie de vieux amis (leurs différentes nationalités reflètent bien la vie nomade de Déon) se rencontrent à Corfou ; ils sont tous marqués par l'histoire folle de l'Europe où chacun d'eux s'est engagé d'une façon différente (chacun dupe d'une cause différente) ; aujourd'hui ils sont tous âgés, usés ; ils ouvrent des bouteilles, ils boivent, s'enivrent, discutent... Discutent ? non, je me hâte de me corriger, ils ne discutent pas, car « personne n'écoute. Chacun prépare son discours et se lance dès qu'il trouve une faille dans le brouhaha général ». Pendant la soirée, au-dessus du geyser illogique des monologues, on entend le bruit des bombardiers qui se dirigent vers la Yougoslavie. Oui, c'est le temps où on bombarde la Serbie. Mais n'y cherchez pas de la part de Déon un jugement politique, une polémique, son roman n'est ni pour ni contre, le rappel du bombardement (le rappel très discret consistant en quelques phrases dispersées dans le roman) ne fait que situer la mélancolique beuverie dans un moment précis de l'histoire européenne, dans le

moment de la *dernière guerre* « *intra-européenne* » où l'Europe était en train de jeter des bombes sur son propre corps (c'est-à-dire sur un pays qui pendant des siècles avait défendu la frontière orientale de l'Europe ; qui avait fait éclater la Première Guerre mondiale ; qui, à la fin de la Seconde, avait été le seul à libérer par ses propres forces sa terre ; donc, sur un pays débordant de symboles européens). Ce rappel discret de l'Histoire transforme la beuverie en une sorte de fête funèbre ; bizarre fête funèbre qui est en même temps une soûle. Car c'est le mot que Déon a choisi comme sous-titre de son roman qui, en effet, est une *triste soûle des adieux*. La dernière partie du livre : vers le matin, deux amis sortent de la villa et s'assoient dans un bistrot pour prolonger leurs retrouvailles ; et dans le tout dernier paragraphe (court paragraphe de trois lignes), l'un d'eux meurt, frappé d'une attaque cardiaque. Il réussit à dire encore : « Taisez-vous... j'entends venir un ange. »